

essayer de se rendre à un petit magasin non loin de là et de voir ce qu'ils pourraient se procurer comme victuailles. Ils rapportèrent des biscuits et du fromage, des tablettes de chocolat, etc. Le lait fut donné aux femmes qui avaient avec elles des bébés et de jeunes enfants. Mais le wagon devenait très froid. Lorsque nous nous sommes plaints à l'agent qui était demeuré de garde, il répondit que le générateur s'était brisé et qu'il n'y avait à Tormentine aucun générateur auxiliaire à attacher aux wagons. Vers minuit, on nous dit que l'hôtel situé derrière la station servirait le dîner, aux frais du National-Canadien, à toute personne qui voudrait s'y rendre. L'hôtel aurait bien pu se trouver à mille milles de distance, car, comme bien d'autres, je ne pouvais pas du tout marcher dans une telle tempête. Toutefois, le garde-frein a été très gentil et il m'a envoyé un sandwich et une tasse de café. Je n'ai jamais mangé de si bon cœur. Vers deux heures du matin, on a conduit les wagons à la jetée afin de voir si on ne pourrait pas y attacher un générateur car les voitures étaient déjà très froides et on n'y était pas à l'aise. Toutefois, le vent élevé et la neige avaient rendus inutilisables tous les appareils électriques. Nous nous sommes donc assis, blottis dans nos manteaux et grelottant de froid. Il faisait 10 degrés sous zéro. Nous sommes restés là jusque vers 4 heures du matin, lorsqu'on nous dit de nous rendre dans la salle de toilette sur la jetée, si nous ne voulions pas mourir de froid dans le wagon. Je ne savais vraiment pas si je devais rester là à geler ou tenter l'impossible, c'est-à-dire m'exposer au froid et braver la tempête pour atteindre la salle. Deux jeunes gens très courtois sont venus à mon aide et m'ont pratiquement portée dans la salle, où je suis arrivée plus morte que vive.

Cependant, nous avions de la chaleur, mais aucun éclairage sauf deux petites lampes à pétrole en étain. Bien entendu, aucun appareil automatique ne fonctionnait faute d'électricité. Les 125 personnes auxquelles quelques autres vinrent s'ajouter, se trouvaient très à l'étroit, mais cela valait mieux que d'être au froid dans les voitures.

Vers 10 heures on annonça que le petit déjeuner serait servi dans le *Confederation* amarré au quai voisin. C'est un brise-glace qui ne peut fendre une épaisseur de glace de plus de quelques pouces, de sorte qu'il demeure habituellement à son poste de mouillage tout l'hiver. Nous avions un bon bout de chemin à faire, mais un certain nombre d'entre nous ont bravé les éléments pour un déjeuner de beignes et café, offert par le National-Canadien. Là encore, un couple dont

j'avais fait la connaissance dans le train m'apporta du café.

Vers midi, nous gagnâmes de nouveau les voitures qui, maintenant, étaient chauffées. A 2 heures de l'après-midi, nous avons appris que le *Abequeit* avait accosté au quai, mais la rampe du chemin de fer était prise dans cinq pieds de glace, de sorte que nous avons dû nous rendre au navire à pied. Là encore, mes deux courtois amis m'ont aidée à rejoindre le bateau. Après avoir marché une assez longue distance et monté deux escaliers abrupts, nous sommes enfin parvenus au salon; nous nous sommes aperçus que le train nous avait presque suivis dans le bateau. Toutefois, nous avons pu prendre un repas, nous étions au chaud, les officiers et hommes d'équipage se sont montrés des plus serviables et ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous donner du confort. C'est ainsi que nous en sommes venus à espérer que le pire était passé; mais, hélas, il n'en était rien. Après une assez bonne traversée, nous arrivions à Borden où nous sommes tous descendus pour aller prendre notre train, quand on nous annonça que la rampe du chemin de fer était de nouveau gelée et qu'on ne pouvait en faire démarer les voitures. Nous avons alors gravi de nouveau les deux longs escaliers. Pendant un certain temps, rien ne s'est passé, puis on a finalement décidé de faire venir quelques voitures de la gare de Borden et d'y faire monter les voyageurs. Toutes ces délibérations ont pris bien du temps. Enfin, on a fait le nécessaire, mais nous avons dû descendre à pied la rampe des automobiles pour nous rendre aux voitures qui devaient nous conduire à Summerside et à Charlottetown. Si des honorables sénateurs ont jamais emprunté nos bateaux-passeurs pour faire la traversée, ils savent quelle épreuve cela représente que de descendre à pied cette rampe d'automobiles par un vent de 100 milles à l'heure, alors que la tempête de neige fait rage. Si vous n'en avez jamais fait l'expérience, permettez-moi de vous dire que je doute qu'il y ait quelque chose de pire dans l'Antarctique.

Les voitures fournies pour nous transporter à Summerside et à Charlottetown étaient, à mon sens, «antédiluviennes». Je n'essayerai pas de vous les décrire. Je suis sûre que seuls les habitants de l'Île du Prince-Édouard en ont déjà vu. Lorsque je suis allée chez moi à Noël, l'an dernier, nous avions les mêmes moyens de transport. C'est une singulière expérience, dont je ne vois pas du tout la nécessité. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi nous, habitants de l'Île du Prince-Édouard, devons endurer une telle situation. A Pâques, il y a deux ans, je me suis rendue chez moi par chemin de fer, en compagnie de 3,000 poussins d'un jour et de